

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

L'entretien se prolongea pendant à peu près une heure.

Au bout de ce temps le roulement d'une voiture se fit entendre dans la cour de l'hôtel.

Ludovic Bressolles rentrait.

—Eh bien ! lui demanda Valentine en allant à sa rencontre jusqu'à la porte du salon, M. Albert de Gibray ?

—Il y a un peu de mieux... répondit l'ex-architecte.

—Alors, la guérison est assurée ?...

—Le médecin l'espère... Mais quand viendra cette guérison ?... C'est un problème que le temps seul pourra résoudre... Dans tous les cas ce sera très long... Il paraît que la convalescence pourra durer des semaines et peut-être des mois.

Valentine et Maurice échangèrent un regard.

Pendant qu'Albert de Gibray resterait étendu sur son lit de douleur, ils agiraient en toute liberté.

LIX

Maurice, en quittant l'hôtel de la rue de Verneuil, où il avait promis de revenir le lendemain chercher des nouvelles de Marie, s'était rendu rue de la Victoire chez sa *bonne amie* Mme Rosier, qu'il se proposait de questionner et qu'il avait laissée très intriguée et très inquiétée par l'annonce de l'espèce d'interrogatoire qu'elle aurait à subir.

Nous savons depuis longtemps qu'il fallait peu de chose pour effrayer Aimée Joubert au sujet du fils qu'elle adorait, et à qui elle avait caché, à qui elle comptait bien cacher toujours, le secret de sa naissance.

Elle attendait Maurice avec impatience, tout en frissonnant à l'idée de la visite promise.

Aimée Joubert, cette créature virile, à l'esprit vigoureux, à l'âme ferme, devenait faible et impressionnable comme une femmelette, quand elle pensait à son enfant.

Maurice arriva.

Elle le reçut avec ses démonstrations habituelles de tendresse, mais elle éprouvait un malaise.

Son cœur battait d'une façon douloureuse et irrégulière. Elle prévoyait l'approche d'un chagrin poignant.

D'où viendrait ce chagrin ?

—Bonne amie, dit le jeune homme en l'embrassant, vous voyez que je tiens parole... Je viens passer avec vous une bonne soirée...

—Merci, cher enfant... Tu sais que mes plus grandes joies sont de te voir... de causer avec toi...

—Vous aurez ces joies, car me voici et nous avons beaucoup à causer...

Mme Rosier sentit grandir ses craintes.

—Tu as donc véritablement à me parler d'une façon sérieuse ? demanda-t-elle en cachant ses inquiétudes sous un sourire un peu contraint.

—D'une façon sérieuse, oui... Vous allez en juger tout de suite...

—Parle donc, cher enfant, je t'écoute...

La pauvre femme s'attendait à une lutte mais elle ne voyait pas clairement sur quel terrain allait s'engager cette lutte.

Maurice s'était assis au coin du feu.

Mme Rosier, selon son habitude, prit sur la cheminée un paquet de cigarettes et le lui tendit.

Il en alluma une, en tira quelques bouffées de fumée et commença ainsi :

—Dernièrement, bonne amie, vous en souvenez-vous ? Nous parlions de ma position, de mon avenir.

—Je m'en souviens à merveille. Tu venais de m'apprendre de ta prise de possession de l'emploi de secrétaire auprès d'un riche capitaine de la marine hollandaise... Tu allais faire un petit voyage de recherches pour ce capitaine...

—Vous avez bonne mémoire...

—Tout ce qui se rapporte à toi prend une telle importance à mes yeux que je ne pourrais l'oublier.

—Donc nous parlions de ma position.

—Et nous étions d'accord à la trouver très bonne... interrompit Mme Rosier... Tu te proposais même de réaliser des économies sur tes appointements, joints aux petits revenus que ta pauvre mère t'a laissés et qui t'arrivent en passant par mes mains... Si tu persévères dans tes sages projets, d'ici à quelques mois tu auras déjà mis de côté une assez jolie somme.

—Oh ! dans quelques mois, ma position aura complètement changé.

—Veux-tu dire qu'elle sera devenue meilleure encore ?

—Oui.

—Et comment cela ?

LX

—Je ne parle point de ma situation pécuniaire, très satisfaisante dès à présent... reprit Maurice.

—Explique-toi, cher enfant... murmura Mme Rosier.

—Vous vous souvenez du jour où je suis venu vous annoncer ma nomination de secrétaire d'un capitaine de navire hollandais...

—Parfaitement.

—Avez-vous oublié le sujet principal de notre conversation ?

—Nous avons parlé de beaucoup de choses...

—Sans doute, mais il en est une que nous avons plus particulièrement discutée.

—Fais-tu allusion à ton projet de jouir longtemps de l'indépendance et des plaisirs de la jeunesse avant de songer au mariage ?

—Oui.

—Et nous étions d'accord sur ce point que te marier trop tôt serait absurde...

Maurice tira une bouffée de fumée de sa cigarette et répliqua :

—Eh bien, bonne amie, la seule chose absurde était de parler ainsi...

La policière frissonna de la tête aux pieds.

—Tu as changé d'avis ? s'écria-t-elle avec épouvante, car elle songeait aux conséquences fâcheuses qu'un revirement dans les idées de Maurice ne manquerait pas d'entraîner à sa suite.

—Oui.

—Tu songes à prendre femme ?

—Je ne songes même qu'à cela.

—Je n'y puis rien comprendre ! T'enchaîner à ton âge ! ! Toi qui ne semblait épris que de liberté il y a quelques semaines !...

—C'est qu'à cette époque je ne connaissais point encore celle que j'aime...

—Tu es amoureux ?

—Eperdument !...

—Eperdument !... répéta Mme Rosier croyant à peine ce qu'elle entendait.

—Le mot n'est pas trop fort.

—Et de qui ?

—De la plus charmante enfant qui puisse exister... De la jeune fille la plus jolie, la plus gracieuse, la meilleure, la plus exquise ! Aussi je l'aime comme un fou et, quand vous connaîtrez cette angélique créature, vous reporterez sur elle une grande part de l'affection que vous voulez bien éprouver pour moi.

Aimée Joubert, à mesure que le jeune homme affirmait sa passion, écoutait avec une terreur croissante.

Une sueur froide mouillait ses tempes.

Il lui fallait un violent effort de volonté pour ne pas trahir son angoisse.

—Allons, cher enfant, répondit-elle en appelant un sourire contraint sur ses lèvres décolorées, tu n'as pas réfléchi... l'expérience te manque... Tu prends pour un grand amour un caprice passager qui s'évanouira un de ces matins comme s'évanouit un songe au moment du réveil.

Maurice secoua la tête.

—Ne croyez point cela, bonne amie, fit-il, j'ai vingt-trois ans, je suis un homme et j'ai appris à connaître la vie... Je suis d'une nature sérieuse et réfléchie, incapable par conséquent de m'illusionner et de prendre un caprice pour un grand amour... En épousant celle que j'aime je trouverai non seulement les joies du cœur, mais une position brillante dans le monde, une famille...

Ces deux mots : *une famille*, rendirent l'énergie à Mme Rosier.

—Voici le danger... se dit-elle... Je lutterai...

Puis, tout haut :

—Qu'est-ce que cette famille ? demanda-t-elle.

—Celle d'un ancien architecte retiré des affaires, riche et considéré... Il se nomme M. Bressolles... Il possède plus de cent mille livres et donnera certainement une dot magnifique à sa fille unique Marie...

—Je crains, mon pauvre enfant, que tu ne te repaisses d'illusions... Comment espères-tu, toi sans position, sans autre fortune qu'une pension de six mille francs, épouser l'héritière de plus de cent mille livres de rente ?... Cela me paraît impossible...

—C'est très possible au contraire et cela se fera certainement...

—As-tu donc demandé déjà la main de Mlle Marie Bressolles ?

—Non... et vous devez le comprendre... Je sais trop bien ce que je vous dois, bonne amie, pour agir sans prendre vos conseils... Vous avez remplacé ma mère, vous m'avez élevé, vous êtes ma protectrice, ma meilleure amie, c'est donc vous que je prierai quand le moment sera venu, d'aller faire pour moi la demande officielle.

—Moi !... s'écria la policière épouvantée.

—Sans doute ! répondit Maurice en regardant *bonne amie* d'un air surpris. Pourquoi donc cette chose si simple a-t-elle l'air de vous causer une agitation si grande ? de vous terrifier en quelque sorte ?

—Elle ne m'agite ni ne me terrifie... balbutia la pauvre femme avec embarras. Elle m'étonne seulement et je demande si tu as en ce moment toute ta raison...

—J'ai toute ma raison, n'en doutez pas, bonne amie, fit le jeune homme en souriant et en prenant les mains d'Aimée Joubert. Le mariage dont je vous parle et qui, quoi que vous en pensiez, est certain, m'ouvre un avenir que je ne dois point laisser échapper... Songez-y donc, je suis à cette heure une sorte de Bohème dont la naissance est entourée de mystère... Je n'ai ni position, ni fortune... L'occasion s'offre de prendre une place honorable dans le monde, il faut la saisir... En vous priant de me servir de mère une fois de plus, et d'aller demander pour moi la main de Marie Bressolles, je sais que je ne vous expose point à une fausse démarche... J'ai la certitude que vous serez bien accueillie et que vous obtiendrez une réponse favorable...